

*Albane*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Albane / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- | Ciel d'orage

Description : Sommaire incomplet : tome 1. Un ciel d'orage

Identifiants : Canadiana 20240011031 | ISBN 9782898043697 (vol. 1)

Classification : LCC PQ2664.U693 A73 2024 | CDD 843/.914-dc23

Albane – Un ciel d'orage

© Calmann-Lévy, 2024

© Les éditions JCL, 2024 (pour la présente édition)

Images de la couverture :

Freepik / Images générées par l'IA

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

*Distribution nationale*

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE  
DUPUY

*Albane*

*Un ciel d'orage*



LES ÉDITIONS JCL 



*Je dédie cet ouvrage à mes enfants chéris,  
Isabelle, Yann, Louis-Gaspard et Augustin Dupuy,  
qui m'entourent de tout leur amour et me soutiennent fidèlement,  
ainsi qu'à ma fidèle Guillemette.*

*J'espère que cette saga leur plaira,  
avec en toile de fond les magnifiques paysages de Dordogne.*



## Note de l'auteure

*Chères amies lectrices, chers amis lecteurs,*

*Sur les traces d'Albane de Séguilières, je vous emmène cette fois en Dordogne, autour de la petite ville de Brantôme, avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Cette nouvelle saga témoigne d'une époque troublée, où le quotidien de chacun était bouleversé, où les lendemains étaient incertains.*

*Au fil de ces pages, vous découvrirez bien sûr les richesses du patrimoine périgourdin, tout en partageant avec mon héroïne son chemin semé d'épines, celles des privations, des combats clandestins et des persécutions, mais aussi celles de l'amour, quand il rime avec passion...*

*Je tenais également à rendre hommage encore une fois à tous les Justes qui ont sauvé des Juifs, parfois au prix de leur propre vie, comme ces personnes admirables ayant caché des dizaines d'enfants dans le préventorium des Fougères, près de Brantôme.*

*J'espère que vous apprécierez ce roman, et que vous aurez autant de plaisir à le lire que j'ai eu à l'écrire.*

*Je redirai également, comme dans chacun de mes livres, que toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite et indépendante de ma volonté, et que les événements sont fictifs, hormis ceux signalés comme authentiques par une note.*

*Bonne lecture.*

*Avec toute mon affection,*

*Marie-Joséphine Dupuy*





## Un matin d'été

*Dordogne, commune de Brantôme, château de Séguilières,  
lundi 17 juillet 1939*

Des plaintes affreuses et des sanglots s'élevaient de l'ancien pavillon de chasse. Une clameur de pure terreur, ponctuée d'un grondement terrible qui figea Albane de Séguilières sur place. Affolée, elle ramassa une branche morte assez solide qu'elle ajusta entre ses mains. Comme le mur d'enceinte du parc était affaissé à plusieurs endroits, quelqu'un avait dû entrer. De toute évidence, un drame se jouait là.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

Un aboiement furieux lui répondit et un énorme chien noir surgit de la porte entrebâillée du petit bâtiment. Il bondit vers la jeune fille pour s'arrêter à un mètre d'elle, en montrant les crocs, son poil ras hérissé le long du dos. Albane leva son arme de fortune sans quitter l'animal des yeux.

— Va-t'en ! File de là, sale bête !

Au même instant, elle distingua des mots chuchotés et des gémissements, en provenance du pavillon.

— J'ignore qui vous êtes, mais si cette bête vous appartient, rappelez-la ! cria-t-elle.

Le dogue avançait encore, toujours menaçant, mais il hésitait à attaquer. Albane le sentait et elle le fixa d'un regard impérieux.

— Va-t'en ! répéta-t-elle. Je te dis de t'en aller !

— Ayez pitié, Seigneur, implora alors une voix féminine.

Cet appel adressé à Dieu rassura Albane. Il ne s'agissait pas de rôdeurs, mais d'une femme en détresse.

— Madame, est-ce votre chien ? insista-t-elle, en supposant que l'animal défendait sa maîtresse.

— Non, faites-le partir, je vous en prie ! Nous avons besoin d'aide !

Déterminée, Albane chercha comment chasser le dogue. Elle décida d'être plus agressive et fonça sur lui pour le frapper sur le crâne d'un coup énergique. La branche craqua sans se briser en deux.

Maté par la correction reçue, le chien s'éloigna en trotinant, puis il se mit à courir entre les arbres. Les yeux couleur de noisette d'Albane eurent un fugace éclat de satisfaction.

— Vous pouvez sortir, n'ayez pas peur, dit-elle. Cette grosse bête a pris la fuite ! Madame ? Il n'y a plus de danger, venez !

Malgré son invective, il n'y eut aucun mouvement, mais de nouvelles plaintes qui trahissaient de vives souffrances. Très inquiète, elle courut pour ouvrir la porte en grand. Un flot de lumière dissipa la pénombre et lui révéla un spectacle qui lui arracha un cri de surprise.

Deux inconnues étaient assises dans un angle de la pièce, l'une assez âgée, la seconde beaucoup moins. Cette dernière baignait dans une flaque de sang, le teint blafard, le visage en sueur. Son ventre distendu ne laissait aucun doute sur son état.

— Ma fille va accoucher, mademoiselle, expliqua la femme, dont les cheveux bruns, très bouclés, étaient parsemés de fils d'argent. Le bébé arrive trop tôt. Nous avons marché toute la nuit. Nous sommes venues à pied de Périgueux.

— De Périgueux ? Vous devez être épuisées, c'est à vingt-sept kilomètres de Brantôme, concéda Albane.

— Nous avons fait plusieurs haltes. Nous avons d'ailleurs passé la nuit ici mais ce chien a surgi. Nous avons eu si peur ! Il aboyait de plus en plus fort. Il allait nous attaquer. Dieu soit loué, vous êtes arrivée ! Mademoiselle, ayez pitié, ne nous chassez pas !

— Madame, je suis bonne chrétienne et même si je ne l'étais pas, comment pourrais-je vous chasser ? Vous êtes dans le parc de notre château, vous êtes en sécurité. Mais vous ne pouvez pas rester ici, c'est insalubre.

Elle désigna d'un geste le carrelage fissuré et grisâtre, tapissé de feuilles rousses datant du dernier automne, tandis que cramponnée à sa mère, la jeune femme poussait des gémissements de douleur.

— Il faudrait aller à l'hôpital, hélas mon père et moi nous n'avons ni voiture ni téléphone, ajouta Albane.

— Non, pas l'hôpital, je n'ai pas assez d'argent, et je dois garder le peu que j'ai. Nous devons nous rendre à Bordeaux.

— D'accord, mais vous m'expliquerez votre situation plus tard. Ne perdons pas de temps, je vous emmène chez moi. Votre fille doit mettre son enfant au monde dans un bon lit, et dans des conditions plus hygiéniques.

— C'est trop tard, mademoiselle, le bébé s'annonce, affirma la femme. J'ai pu examiner Sophie quand le chien est parti et l'enfant va naître.

— Maman, j'ai de plus en plus mal, souffla alors sa fille. Tiens-moi bien, j'ai peur de mourir.

— Mais non, ne crains rien. Dieu a entendu mes prières et il nous a envoyé de l'aide. Mademoiselle, si vous pouviez me passer mon sac de voyage, il est juste derrière vous...

La future mère poussa alors un râle d'agonie, secouée de frissons incoercibles. Désespérée, Albane donna le sac en cuir, assez lourd, à la femme qui s'empessa de l'ouvrir.

— J'ai une gourde pleine d'eau, un peu de linge, une paire de ciseaux et du désinfectant. Je m'y connais un peu, si vous m'assistez, mademoiselle, tout ira bien.

— Maman, je n'en peux plus, j'ai si mal, se lamenta la jeune inconnue.

Devant son désarroi et sa souffrance, Albane ne songea plus qu'à être le plus efficace possible.

— Respirez profondément, lui conseilla-t-elle en lui prenant la main. Et gardez votre calme. Il n'y a pas d'autre solution, votre bébé va venir au monde ici. Madame, si vous quittez votre manteau pour le glisser sous Sophie, cela l'isolera du sol et ce sera plus confortable.

— Oui, c'était mon idée, mais toute seule, je craignais de ne pas pouvoir la soulever.

— Je suis là maintenant, à nous deux, nous allons faire du bon travail, la rassura Albane.

Elles réussirent à passer le vêtement sous Sophie qui se mit à haleter en se cambrant. Sa mère s'agenouilla entre ses cuisses et retroussa sa jupe.

— Seigneur, je vois sa tête, pousse, ma fille, pousse encore !

L'odeur âcre du sang écœura Albane, mais elle domina sa répulsion, heureuse de se rendre utile. Pourtant, confrontée à ces instants fatidiques, un épouvantable souvenir la traversa, celui qu'elle refoulait de toute sa volonté depuis dix ans. Elle revit sa mère adorée, si pâle, morte en couches des suites d'une hémorragie. Le fils qu'elle avait enfin donné à son époux n'était qu'un petit corps déjà bleu, sans vie.

— Mademoiselle, préparez les ciseaux pour couper le cordon, il faut les désinfecter avec le flacon d'alcool, recommanda la femme d'une voix tremblante.

Albane se concentra sur sa tâche, tandis que Sophie hurlait de douleur, le visage crispé par un ultime effort. Peu après, le vagissement caractéristique d'un nouveau-né s'éleva.

— C'est un garçon, me voici grand-mère ! sanglota la femme, terrassée par le soulagement et la joie. Seigneur,

qu'il est beau ! Tu as un fils, Sophie ! Écoute-le crier, il n'a pas souffert, et il me semble vigoureux !

Très émue, Albane lui tendit la paire de ciseaux. Après un coup d'œil fasciné sur le bébé, elle imbibit un linge d'eau pour rafraîchir le front et les joues de la malheureuse accouchée.

— Vous avez été très courageuse, reposez-vous un peu, lui dit-elle d'un ton chaleureux.

— J'ai un fils, murmura Sophie. Dieu soit loué.

À bout de forces, elle ferma les yeux et s'adossa au mur, les bras ballants, sans même avoir vu son enfant, que sa mère avait enveloppé dans un carré de tissu propre.

— Je vais courir atteler notre cheval et je reviendrai vous chercher en calèche. Je ferai au plus vite, madame, dit Albane en se relevant. Votre fille a grand besoin d'un lit propre, d'une toilette minutieuse et d'une boisson chaude. Maria, notre domestique, s'occupera de vous installer pendant que j'irai chercher le docteur.

— Je ne sais pas comment vous remercier, mademoiselle, vous êtes si gentille ! s'écria la femme. Je m'appelle Mireille, et vous ?

— Albane de Ségulière, mais nous ferons les présentations plus tard.

— Et si le chien revenait ?

— De là où vous êtes, vous pouvez guetter les alentours. Si vous le voyez approcher, fermez la porte.

Mireille approuva d'un signe de tête, en serrant son petit-fils sur son cœur.

Albane s'élança entre les arbres du parc, parmi les fougères qui reprenaient leurs droits, plus aucun jardinier n'entretenant ce bel espace planté d'érables, de chênes et de trois grands cèdres. Le vent tiède de l'été, au parfum de foin et de fleurs, lui parut délicieux, comme la vision des tours du château, dont les toits d'ardoise lui saient au soleil.

— Vite, vite ! s'exhortait-elle en songeant à la jeune mère, au bébé et à la femme plus âgée, dont les traits tirés trahissaient l'épuisement et l'angoisse.

Elle dut s'arrêter pour dégager le bas de sa robe prise dans une ronce, puis elle repartit, submergée par un tourbillon de pensées qui la ramena en arrière, à l'instant où elle s'était réveillée et levée, heureuse de contempler le flamboiement de l'aurore depuis la fenêtre de sa chambre. Après sa toilette, elle avait mis la robe en mousseline bleue de sa mère ainsi que ses peignes en ivoire, et elle avait eu la joie de découvrir un bidon de lait frais laissé par Maria lorsqu'elle était descendue dans la cuisine. Elle en avait bu un bol avant de sortir.

Albane se revit foulant la terre jaune de l'allée, grisée par le vent et le chant des oiseaux. Auparavant elle avait rendu visite à leur unique cheval, un hongre alezan âgé de vingt-cinq ans.

« Je suis partie me promener pour ne rien perdre de l'été tant que j'habite encore ici. Je ne me doutais pas que la journée serait si différente des autres », songea-t-elle.

Lorsque, essoufflée, elle atteignit la cour d'honneur, une robuste femme brune apparut sur le perron du château, comme mystérieusement avertie. Sanglée dans un tablier en toile bleue, Maria semblait guetter son retour.

— Pourquoi vous dépêcher autant, mademoiselle ? Il n'y a pas le feu que je sache ! s'exclama la domestique. Misère, vous êtes blessée ? Il y a des taches de sang sur votre jolie robe !

— Non, moi je n'ai rien, Maria ! Rejoins-moi à l'écurie avec deux couvertures. J'attelle Ulysse.

— Qu'est-ce qui se passe encore ?

Maria n'obtint aucune réponse, Albane s'étant précipitée vers les communs. Sans attendre davantage, elle alla chercher les couvertures demandées.

Dix minutes plus tard, elle grimpait sur le siège avant d'une vieille calèche dont les roues grinçaient affreusement. Le temps d'arriver au plus près du pavillon de chasse, la domestique eut toutes les explications souhaitées.

— Si c'est pas une honte, ces pauvres dames qui ont dû traîner sur les routes, sans un sou en poche ! Où sont-ils, leurs maris ?

— Nous finirons par le savoir, Maria. Sophie aura du mal à marcher, pourtant je ne peux pas avancer plus loin.

Albane arrêta le cheval et sauta à terre, dans sa hâte de retrouver ses protégées. En apercevant la porte du petit bâtiment grande ouverte, elle eut la certitude que le dogue noir n'était plus dans les parages.

— Ah vous voilà, mademoiselle ! lui cria Mireille qui était sortie aussitôt, le bébé dans ses bras. Vous avez fait vite, Dieu soit loué. Sophie est inconsciente, et depuis qu'elle a expulsé le placenta, elle perd encore du sang.

Sur ces mots, elle observa la distance à parcourir jusqu'à la calèche.

— Comment allons-nous faire ? gémit-elle.

— Bonjour, madame, je vais porter votre fille si elle est trop faible pour marcher, annonça Maria. Ne vous faites pas de bile, je suis plus forte qu'un homme. Et ce pitchoun, il dort bien, lui !

— Oui, je l'ai bercé, expliqua Mireille.

— Qu'avez-vous fait du placenta ? s'enquit Albane. Il faudrait l'enterrer.

— Je l'ai enroulé dans un tissu et je l'ai laissé sur le sol, un peu à l'écart. Je m'en occuperai plus tard, quand ma fille ira mieux.

— Ne vous faites pas de souci, je reviendrai tout nettoyer, déclara Maria. Laissez-moi voir la maman.

Albane était déjà accroupie près de Sophie. D'une extrême pâleur, elle gisait sur le manteau de sa mère.

— Mon Dieu, il faut faire vite ! Pourvu que le docteur soit chez lui.

Vibrante de compassion, elle se sentit investie d'une mission sacrée. Plus rien ne comptait, hormis sauver Sophie, la mettre à l'abri, lui offrir un bon repas, si toutefois elle se réveillait de la dangereuse torpeur où elle avait sombré.

Lorsque Maria souleva la jeune fille inanimée et la cala sur ses bras musculeux, Mireille loua Dieu en silence pour le secours inespéré qui leur était accordé.

En quelques minutes, elles furent toutes les quatre dans la calèche et le cheval reprit le chemin du château.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue toquer à notre porte ? s'étonna Maria, le teint cramoisi par son exploit. Mademoiselle Albane vous aurait bien accueillies.

— Il faisait nuit quand nous nous sommes abritées dans le pavillon, précisa Mireille. Je l'avais vu de la route, nous avons enjambé le mur, là où il était écroulé. Nous avons l'intention de nous remettre en chemin au lever du jour, mais Sophie a été prise de terribles crampes. J'ai compris qu'elle allait accoucher. Les douleurs ont augmenté à l'aube, je ne voulais pas la laisser seule.

— Je comprends, admit Albane. Mais Maria dit vrai, il fallait venir nous demander de l'aide. Je serais allée chercher la sage-femme ou le docteur.

— Nous étions déjà heureuses de trouver un abri, plaida Mireille. Et comment savoir de quelle façon nous serions reçues ?

— Hé, nous ne sommes pas des sauvages ! protesta Maria. Mademoiselle Albane est institutrice et il n'y a pas plus charitable qu'elle. Là, ce sont les vacances depuis samedi et elle tient compagnie à son père.

— Ah, vous êtes enseignante, c'est un beau métier, commenta distraitemment Mireille, malade d'anxiété quant à l'état de sa fille.



— Oui, et je suis en poste à Brantôme depuis un an, lui dit Albane. Doucement, Ulysse !

En dépit de son âge, le hongre alezan avait un trot rapide. Mais en cheval rodé aux ordres, il ralentit en atteignant les pavés de la cour d'honneur.

— Dites, mademoiselle, vaudrait mieux installer la p'tite dame dans le boudoir, ça m'évitera de la porter dans l'escalier, et je serai plus à mon aise pour veiller sur elle.

— Tu as raison, Maria. Où est mon père ?

— Monsieur n'a pas encore quitté sa chambre, à cette heure-ci ! Il n'y a que vous, mademoiselle, pour vous balader de bon matin.

Cette fois, Albane aida la domestique à transporter Sophie jusqu'au boudoir situé au fond du grand salon. Il faisait presque froid dans le hall jadis luxueux du château de Séguilières. La façade avait encore belle allure, mais dès qu'on y pénétrait, la décrépitude des lieux était évidente, du moins pour les visiteurs occasionnels, ses trois habitants ne prêtant plus attention aux plâtres lézardés ni aux tapisseries délavées.

Mireille, son petit-fils serré contre elle, se moquait bien du décor qui l'entourait. Quand Sophie fut étendue sur un divan, un coussin sous la tête, elle eut l'impression de rêver.

— Prends soin de ces dames, souffla Albane à la domestique. Je vais chercher le docteur à vélo.

— Mademoiselle, d'abord il faut vous laver les mains et changer de robe.

— C'est vrai, mais quelle perte de temps !

— Et monsieur Amédée, qu'est-ce que je lui dis, s'il descend ?

— La vérité !

Peu après, Albane pédalait en direction de la petite ville de Brantôme, que deux kilomètres séparaient du château de ses ancêtres. Ses cheveux bruns, que le soleil

enflammait, dansaient sur ses épaules en mèches souples. En jupe plissée et corsage rose, elle n'avait qu'une crainte, ne pas trouver le docteur Joseph Géraud à son cabinet.

Elle fut rapidement dans une des rues les plus fréquentées de la ville, où le médecin exerçait.

— Tiens, voilà la plus jolie ! s'esclaffa un homme couronné de boucles blanches, quand elle freina à sa hauteur.

Il tenait un plat en cuivre à bout de bras, dont le métal doré scintillait sous la clarté matinale.

— Bonjour, monsieur Maurice, savez-vous si le docteur est chez lui ?

— Foi de dinandier<sup>1</sup>, je ne l'ai pas vu partir, affirma le sexagénaire. Quelqu'un est malade au château ?

— Oui, et c'est urgent !

Elle descendit de vélo dix mètres plus loin, devant une grande maison d'allure bourgeoise. Elle actionna la sonnette, puis elle entra dans le vestibule. La salle d'attente était vide, ce qui lui parut de bon augure.

— Albane, que se passe-t-il, votre père serait-il souffrant ? s'étonna le médecin en sortant de son bureau.

Il portait une blouse blanche qu'il ne boutonnait jamais, sur un pantalon en velours brun et une chemise beige. De haute taille, il toisait Albane de ses yeux clairs.

— Bonjour, docteur, nous avons besoin de vous, débita-t-elle très vite. C'est pour une jeune accouchée qui perd beaucoup de sang.

Il hocha la tête sans faire de commentaires et alla préparer sa mallette. Sous ses airs froids, c'était un praticien qualifié et dévoué. Un an plus tôt, il avait demandé Albane en mariage, mais il s'était heurté à un refus poli. La demoiselle du château, comme les gens la surnommaient parfois, en avait déjà choisi un autre.

---

1. Artisan qui fabriquait de la dinanderie, soit des ustensiles de cuisine en cuivre jaune. (Toutes les notes sont de l'auteure.)

— Je prends ma voiture, montez avec moi, décréta-t-il d'un ton n'autorisant aucune protestation. Vous me donnerez des précisions en cours de route.

Elle accepta aussitôt et le devança dans la rue pour confier son vélo au dinandier, dont l'échoppe restait ouverte jusqu'au soir. Maurice promit d'en avoir soin.

Le docteur Géraud fut très surpris par le court récit que lui fit Albane durant le trajet.

— Ces femmes vous ont-elles dit où elles comptaient se rendre ? s'enquit-il.

— Elles venaient de Périgueux et elles vont à Bordeaux. Je sais qu'elles ont fait tout le trajet à pied. J'ai pu observer leurs chaussures, qui sont en fort mauvais état.

— C'est bien triste, mais il y a des miséreux un peu partout, qui errent ainsi en quête d'un abri provisoire et d'un peu de pain, professa-t-il.

— Je n'ai pas eu l'impression que ces dames étaient depuis longtemps dans l'embarras, avoua-t-elle.

— Ne vous fiez pas à leurs vêtements ni à leur politesse, elles n'ont sans doute plus un sou vaillant. La pauvreté est un fléau, et si nous devons subir une nouvelle guerre, ce sera encore pire pour les familles sans ressources. Suivez-vous l'actualité ?

— Je suis bien informée par mon fiancé, qui est abonné à des journaux parisiens. Louis m'a régulièrement parlé de la guerre civile en Espagne et des atroces exactions qui continuent à être commises depuis l'avènement du franquisme.

— L'Europe va mal, renchérit le docteur Géraud. Le fascisme règne en Italie sous la férule de Mussolini, et il faut craindre les ambitions démesurées du chancelier Hitler, le « Führer » comme il se fait appeler. L'Allemagne a annexé l'Autriche et les accords de Munich, passés il y a quelques mois, lui ont permis d'obtenir également la Tchécoslovaquie. Mais j'ai peur qu'il ne s'arrête pas là, et

il est doté d'une armée bien entraînée. Vous verrez, une nouvelle guerre me paraît inévitable.

— J'ose espérer que ce ne sera pas le cas, docteur, dit-elle d'un ton anxieux.

Albane fut soulagée lorsque le médecin se gara dans la cour d'honneur. Elle le précéda d'une démarche rapide.

— Ces dames sont dans le boudoir, dit-elle en traversant le grand salon désert. Suivez-moi, docteur.

— Quel silence, nota-t-il. J'espère que je n'arrive pas trop tard. Les hémorragies postnatales sont redoutables.

— Je sais, ma mère est morte ainsi.

— Excusez-moi, je l'ignorais.

— À l'époque, c'était le docteur Vérin, votre prédécesseur, il n'a rien pu faire, murmura Albane.

La porte du boudoir s'ouvrit brusquement sur Maria, qui les dévisagea comme si elle ne les avait jamais vus. Sa brave figure aux traits lourds témoignait d'une vive angoisse.

— Ah, Dieu merci, vous êtes là, docteur, marmonna-t-elle. La p'tite dame est très faible à cause de tout le sang qu'elle a perdu. Je lui ai massé le ventre, comme me l'a appris ma grand-tante, qui faisait office de sage-femme. Pour le moment, ça saigne moins.

Le médecin se précipita au chevet de Sophie dont le teint cadavérique et les paupières closes n'annonçaient rien de bon. Il lui prit le pouls, sous les regards affolés de Mireille et d'Albane.

— Je vous laisse travailler, docteur, ajouta Maria tout bas. Si la p'tite dame s'en sort, elle aura besoin d'un bouillon. Mademoiselle, me permettez-vous de tordre le cou à une de nos poules ?

— Fais au mieux. Mon père n'est toujours pas descendu ? Et s'il était malade !

— Vous tracassez donc pas, Monsieur a joué du cor de chasse juste après votre départ. Et croyez-moi, il a toujours du souffle.

— Dans ce cas, je n'ai pas à m'inquiéter. De toute façon, il va falloir que je monte chercher une de mes chemises de nuit pour Sophie. Elle sera plus à l'aise et nous laverons ses vêtements.

Le docteur Géraud avait procédé à un examen minutieux de sa patiente, après avoir enfilé des gants en latex.

— A-t-elle une chance de survivre ? lui demanda Mireille.

— Je suis très pessimiste, madame, avoua-t-il. Elle a perdu beaucoup de sang pour une jeune personne déjà sous-alimentée et de constitution fragile. Lui donner du bouillon ne suffira pas. Dans un hôpital, on pourrait tenter une transfusion, pas ici.

— Pitié, docteur, essayez, supplia Mireille. Je suis du même groupe sanguin que ma fille.

— Vous en êtes vraiment sûre ? interrogea Géraud.

— Mon mari était médecin et il pratiquait la chirurgie si c'était nécessaire ! s'écria la femme. C'était dans une autre vie, celle d'avant...

— Ainsi votre époux était docteur, s'étonna-t-il.

— Oui, je n'ai aucune raison de vous mentir. Parfois, je l'aidais à soigner des blessés et des malades. Je l'ai vu faire une transfusion avec son propre sang sur un garçon de treize ans, qui a survécu. Je vous en prie, prenez mon sang pour ma fille. Il suffit d'aiguilles et de tubes en caoutchouc ! Docteur, c'est sa seule chance de voir grandir son enfant, son beau petit garçon.

Maria entra alors sans avoir frappé. Elle tenait un plateau entre les mains.

— Il faut vite que la p'tite dame avale quelque chose de revigorant, dit-elle d'un ton autoritaire. Je n'ai pas pu attraper de poules, on nous les a toutes massacrées durant la nuit. Alors j'ai préparé un bouillon instantané, à base de concentré de viande. Et un verre de vin ne lui fera pas de mal.

La domestique n'attendit pas de réponse. Elle s'assit au chevet de Sophie et commença à la faire boire,

en s'aidant d'une cuillère qu'elle glissait au coin de sa bouche.

Soudain le nouveau-né se réveilla et se mit à pleurer. Ses cris véhéments résonnèrent dans le cœur du docteur.

— Bien, je tente une transfusion, déclara-t-il. J'ai le matériel nécessaire dans ma sacoche. Madame, confiez le bébé à Mlle de Séguilières. Et il vous faudrait un siège confortable.

— Je prends un des fauteuils du salon, décréta la domestique en donnant une dernière cuillerée de bouillon à Sophie. Après ça, je m'occuperai d'aller chercher une chemise de nuit et de la lingerie.

— Merci, Maria, souffla Albane.

Tremblante d'émotion, Mireille nicha l'enfant dans les bras de la jeune fille qui le contempla avec tendresse.

— Courage, mon petit, chuchota-t-elle en le berçant. Que tu es mignon... Ne pleure pas, je suis là.

— Albane, je vais aux cuisines me laver les mains et désinfecter à la flamme ce dont j'ai besoin, lui indiqua le médecin à mi-voix.

Il étudia au passage le minuscule visage du bébé, un peu marqué par le rude travail de la naissance.

— Tout va rentrer dans l'ordre pour celui-ci, dit-il. Il doit peser dans les deux kilos, un poids raisonnable. Étant né en avance, il a de la chance de venir au monde en plein été.

— Docteur, comment fait-on une transfusion ? s'intéressa Albane.

— Comme l'a indiqué cette dame ! J'introduirai une aiguille dans une veine au creux de son coude, après y avoir fixé un tube très fin en caoutchouc qui sera relié à une autre aiguille insérée dans une veine de sa fille. Il faut surélever un peu le donneur. Vous pourrez regarder, à défaut de m'assister.

Sur ces mots, il quitta la pièce, sa sacoche en cuir à bout de bras. Maria avait calé un fauteuil près du divan

et Mireille s'y était assise, pour faire boire à son tour un peu de bouillon à Sophie.

Comme le bébé continuait à pleurer, Albane le berça d'un mouvement régulier. Elle passa ainsi dans le salon, où elle avait la place de déambuler afin de le calmer par des allées et venues. Dès qu'il somnola, elle retourna vers le boudoir, dont la porte était entrebâillée. Sans avoir voulu être indiscreète, elle entendit Mireille parler tout bas à sa fille.

— Je t'en prie, ne nous abandonne pas, Esther ! Tu as un petit garçon, tu dois vivre pour lui. Nous devons le protéger et faire en sorte qu'il grandisse en sécurité. Accroche-toi, ma fille. Ne me laisse pas seule. Bientôt nous serons sur l'océan, comme le souhaitaient ton bien-aimé David et ton père, mon époux adoré, mon cher Aaron.

Intriguée, Albane entra et fixa Mireille d'un regard où brillaient de l'indignation et de l'incompréhension.

— Pourquoi m'avez-vous menti, madame ? Votre fille s'appelle Esther, pas Sophie ! Vous auriez pu avoir confiance en moi ! Qui êtes-vous ?

— Je suis Mireille Dresner, c'est mon vrai nom. Mademoiselle, je vous promets de vous raconter notre longue et tragique histoire, mais pas tout de suite. Je n'ai jamais eu l'intention de vous bernier. Vous avez été d'une extrême bonté envers nous, alors je vous dois la vérité. Et soyez tranquille, si Dieu accorde la vie à ma fille, nous ne vous dérangerons pas très longtemps. On nous attend à Bordeaux.

Les yeux larmoyants et les intonations de la femme plaidaient pour sa sincérité.

— Je suppose que je dois continuer à vous nommer Mireille et Sophie en présence du docteur, hasarda Albane.

— Tant pis si vous refusez, au point où j'en suis ! Certaines transfusions échouent, même entre deux groupes sanguins identiques. Mon mari faisait des recherches sur ce problème.

— Que ferons-nous du bébé, si un malheur se produisait ?

— Nous l'élèverons, évidemment ! décréta une voix grave.

— Père, vous étiez là, murmura la jeune fille en se retournant.

Amédée de Séguilières esquissa un sourire malicieux, sous l'épaisse moustache châtain qui dissimulait en partie sa lèvre supérieure. Vêtu d'une jaquette en velours gris et d'une chemise blanche à jabot, en pantalon d'équitation et bottes de cuir, il s'appuyait de la main droite sur une canne en bois noir, au pommeau sculpté. Il arborait un catogan, sa chevelure couleur de bois brûlé attachée sur la nuque. Seules ses tempes grisonnaient un peu.

— Père, j'ai offert l'hospitalité à ces dames, qui avaient grand besoin de notre aide. Je vous aurais averti un peu plus tard.

— Le docteur Géraud m'a exposé la situation, puisque j'étais dans l'office en train de moudre du café, répliqua-t-il. Madame, peu m'importe vos noms et le drame qui vous a jetées sur les routes, votre fille et vous êtes les bienvenues sous mon toit.

Médusée par l'allure de l'homme et par l'éclat de ses prunelles d'un brun clair, si semblables à celles d'Albane, Mireille se contenta de le saluer d'un léger signe de tête.

— Père, le docteur va procéder à une transfusion sanguine.

— J'en suis informé, aussi nous ferions mieux de laisser le champ libre, Albane. Voici Maria, elle saura l'assister.

La domestique, du linge sur le bras, précédait le médecin qui paraissait très nerveux, conscient des risques inhérents à sa décision.

— Finalement, vous ne restez pas, Albane ? s'enquit-il. Décidez-vous, je dois agir au plus vite.



— Maria vous secondera, docteur, répliqua-t-elle. Je dois parler à mon père.

— Très bien, commençons.

Une fois Amédée et Albane sortis du boudoir, il ferma la porte.

Le père et la fille se dirigèrent vers les cuisines, l'endroit le plus accueillant du château. C'était une salle voûtée, au sol pavé de larges pierres grises. Un fourneau en fonte restait allumé été comme hiver, qui servait à chauffer de l'eau et sur lequel Maria mettait des ragoûts à mijoter.

— J'aimerais tenir le bébé, Albane, confessa le châtelain en prenant place sur une large chaise à accoudoirs.

— Bien sûr, père, j'en profiterai pour vous préparer du café. Tenez-le contre vous, qu'il n'ait pas froid, recommanda-t-elle en lui donnant le nouveau-né. Sa grand-mère l'a enveloppé dans un tissu douillet, mais il lui faudrait de la layette.

— Quel bonheur de tenir un tout-petit sur son cœur, soupira Amédée. Quant à habiller ce chérubin, nous avons le trousseau de ton frère dans une malle de ma chambre.

Cet aveu inattendu bouleversa Albane. Elle ignorait que son père avait pieusement conservé les vêtements destinés au fils qu'il avait tant désiré.

— Vous auriez dû vous remarier, père, au lieu de rester aussi seul, déclara Albane. Je sais combien vous vouliez un garçon qui perpétuerait votre nom.

— Aucune femme n'aurait pu succéder à ta mère. Mathilde a été mon grand amour et le demeurera jusqu'à mon décès, répliqua-t-il du ton solennel qu'il affectait souvent. Et je suis comblé de t'avoir, ma belle enfant. Maintenant, si tu me relatais comment tu as rencontré ces dames.

— Bien sûr, père.

Lorsqu'il sut en détail ce qui s'était passé, Amédée de Séguilières étouffa un juron.

— Ce chien aurait pu te blesser, Albane. C'est sûrement cette sale bête qui a tué nos poules. Je l'ai constaté de ma chambre, car chaque matin, je jette un œil sur le poulailler. Quel tableau, nos meilleures pondeuses tuées, des plumes blanches partout. Cet après-midi, j'irai à la recherche de ce dogue à cheval avec mon fusil.

— Soyez prudent, père ! Cette bête a dû rentrer chez son maître. Je doute qu'il s'agisse d'un animal errant, il m'a paru bien nourri.

— N'oublie pas que j'ai chassé dès mon plus jeune âge et que je suis habile à suivre une piste. Mais dis-moi, Albane, c'était aujourd'hui le pique-nique au bord de la Dronne en compagnie de ton fiancé ! Tu seras en retard. Je plains Molinier s'il t'attend des heures, son panier à la main.

— Mon Dieu, vous avez raison, j'avais oublié ! Hélas, je ne peux pas y aller et je n'ai aucun moyen de prévenir Louis. Si j'avais mon vélo au moins ! Mais je l'ai confié à monsieur Maurice.

— Ah ce brave dinandier ! Je ne l'ai pas vu depuis des mois.

La jubilation du châtelain était évidente, malgré ses efforts pour la cacher. Il méprisait son futur gendre, lui reprochant surtout d'épouser sa précieuse fille qu'à son avis aucun homme ne méritait.

Dépitée, Albane fit couler de l'eau frémissante sur le café moulu. L'arôme qui monta vers elle la réconforta.

— Père, vous ne voyez personne car vous restez enfermé ici, sauf quand vous parcourez la campagne. Et n'ayez pas cet air triomphant à propos de Louis. Mon fiancé devinera que j'ai eu un problème si je ne suis pas au rendez-vous, et il viendra au château.

Amédée ne daigna pas répondre, fasciné par le nouveau-né qui s'agitait un peu dans ses bras.

— Quel prodige, ce petit vient de naître et il suce déjà son pouce ! Regarde-le, Albane...

L'émotion qui se lisait sur les traits altiers de son père eut le don d'attendrir la jeune fille. Elle lui servit une tasse de café avant de se pencher sur le bébé.

— Il est adorable, souffla-t-elle. J'espère que la transfusion sauvera sa maman.

— Ce sera à la grâce de Dieu, même si le docteur Géraud sait sûrement ce qu'il fait. Lorsque j'étais à Verdun, on m'avait dit que des médecins de la Croix-Rouge tentaient de donner du sang à certains grands blessés. En une vingtaine d'années, la technique a dû s'améliorer.

— Vous ne me parlez jamais de la guerre, père.

— À quoi bon évoquer cette effroyable boucherie ? J'ai vu tant d'horreurs sur le front. J'ai moi-même été blessé à la fin de la bataille de Verdun et j'ai dû être démobilisé, mais je suis revenu vivant et ta mère m'attendait. Mathilde, ma belle épouse. Nous nous sommes mariés immédiatement, et un peu plus d'un an plus tard, nous fêtions ta naissance.

L'irruption de Maria coupa court à leur conversation. Les joues rouges, leur domestique semblait prête à pleurer.

— Alors, dis-nous vite ! s'écria Albane.

— C'est fait, le docteur a ôté les aiguilles, il se dit confiant ! Mon Dieu, j'en ai le cœur à l'envers d'avoir vu le sang circuler dans ce petit tube. Du coup, la jeune dame a repris un peu de couleurs et elle a cligné des yeux. Je dois préparer un bon repas avec de la viande pour ces malheureuses qui n'ont pas dû manger à leur faim ces derniers jours. Je suis désolée, Monsieur, je dois entamer nos provisions.

Infiniment soulagée, Albane courut ouvrir un placard d'angle. Elle inspecta les bocaux qui y étaient rangés.

— Il faut réchauffer du civet de lièvre, Maria, c'est un plat qui les aidera à récupérer leurs forces.

— Pardi, c'est bien vrai, mademoiselle !

Songeur, Amédée continuait à bercer doucement le bébé. Il contemplait Albane du coin de l'œil, toujours charmé par sa vivacité et sa silhouette gracieuse. Sa chevelure d'un brun intense dansait sur ses épaules, retenue par des peignes.

— Approche un peu, ma belle enfant, dit-il.

— Pourquoi donc, père ?

— J'ai envie d'admirer de près ton joli minois, ces beaux yeux presque dorés que je t'ai légués !

Amusée, Albane s'exécuta en souriant. Amédée lui pinça gentiment le menton.

— Tu aurais dû choisir le docteur Géraud et rejeter Louis Molinier, murmura-t-il. Ou bien patienter avant de te marier, tu n'as que vingt et un ans.

— Oh non, père, ne recommencez pas !

— Un gendre médecin m'aurait davantage convenu. D'abord la profession est honorable et gratifiante, sur le plan humain et financier. Ton instituteur ne pourra rien t'offrir ! La preuve en est, vous n'irez même pas en voyage de noces. Si seulement nous n'étions pas ruinés...

— Le docteur Géraud a quarante-cinq ans, père, Louis en a trente-quatre, pour moi, cela fait une différence importante. Et je me moque de l'argent, affirma-t-elle. Mon fiancé me plaît, il est très instruit et d'une moralité irréprochable.

— Ce n'est qu'un mécréant, rétorqua le châtelain en haussant le ton. Il refuse de t'épouser devant Dieu !

Cet éclat de voix réveilla tout à fait le bébé. Il se mit à geindre, puis à pleurer en agitant ses menottes.

— Voilà, vous êtes content ? s'indigna Albane.

Elle s'empara du nouveau-né pour l'emmener dans le salon, où elle s'installa sur une méridienne dont le tissu fleuri était déchiré à plusieurs endroits.

— Là, là, mon tout-petit, ce n'est rien, calme-toi.

Plus Albane répétait ces paroles apaisantes, plus elle avait l'impression de se les dire à elle-même. Son père avait touché un point épineux de son engagement envers le directeur de l'école de garçons.

— Je rêvais de marcher vers l'autel dans notre église Saint-Pierre, se dit-elle tout bas. J'aurais porté la robe de mariage de maman, qui est si belle, en soie blanche, au bustier brodé de perles, avec une traîne digne d'une reine, et j'aurais mis son voile en dentelle. Joseph Géraud, qui est veuf, aurait accepté une union religieuse. Il me l'avait promis, pourtant il prétend avoir perdu la foi.

Troublée, Albane imagina sa vie conjugale qui débiterait dans le modeste logement que la mairie octroyait depuis trois ans à Louis Molinier. Ils mèneraient une existence rythmée par leurs obligations d'enseignants, levés et couchés tôt, discutant en priorité de l'actualité et des résultats de leurs élèves.

— C'est ce que je souhaite, bébé, chuchota-t-elle. Mais le plus dur sera de ne plus habiter ici, où mes parents ont été heureux, où ils m'ont conçue, entre les murs de notre vieux château que j'aime tant.

La porte du boudoir s'entrouvrit sur le médecin. Il avait l'air d'un homme ayant accompli son devoir avec succès.

— Ces dames se reposent, annonça-t-il. Je craignais le pire, mais à présent j'ai bon espoir, Albane.

Elle le dévisagea avec une expression perplexe. Le docteur Géraud était grand et mince, coiffé de courtes boucles blondes. Son regard clair, d'un vert pâle, reflétait l'intelligence et le dévouement.

— Je vous remercie, répondit-elle en souriant. Cet enfant aura une maman et une grand-mère pour l'aimer, grâce à vous.

— J'en suis heureux aussi.

— Sophie a-t-elle repris connaissance ?

— Durant quelques minutes, mais sans pouvoir prononcer un mot. Je suis cependant certain qu'elle pouvait m'entendre, alors je lui ai dit que son fils était en bonne santé. Vous pourrez lui présenter son enfant dans une heure ou deux, quand elle ira un peu mieux. Excusez-moi, Albane, je dois encore me laver les mains et si vous aviez du café, j'en boirais volontiers.

— Il y en a du frais à la cuisine, Maria vous servira. Et nous avons ouvert des bocaux de civet pour nos invitées.

— Excellent choix, pour une fois, lui lança le médecin.

Elle avait très bien compris l'allusion. À l'instar de son père, le docteur lui reprochait d'être fiancée à Louis Molinier, qui, de son côté, guettait l'arrivée d'Albane en faisant les cent pas sur la berge de la Dronne, le panier du pique-nique posé sur l'herbe.